

PAGE 2 : LA NOMINATION DU GÉNÉRAL PÉTAIN. -- LES SUCCÈS ANGLAIS

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.358. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Lundi
30
AVRIL
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
:: : Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45 :: ::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^e des Italiens. Tél.: Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LE GÉNÉRAL PÉTAIN CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL



LE GÉNÉRAL EST REPRÉSENTÉ ICI PASSANT UNE REVUE DEVANT VERDUN

Colonel en août 1914, divisionnaire en avril 1915, le général Pétain se distingua particulièrement le 9 mai, en Artois. En septembre, il prend part à l'offensive de Champagne, et, le 26 février 1916, cinq jours après l'attaque de Verdun, il est appelé au commandement

de la place, qu'il sauve de la ruée allemande. Depuis le 2 avril dernier, le général commandait le groupe des armées du centre. Il a été nommé hier, en Conseil des ministres, chef d'état-major général. Cette décision le place au premier rang de la hiérarchie militaire.

LE GÉNÉRAL PÉTAIN est nommé chef d'état-major général au ministère de la Guerre

Les ministres ont tenu, hier après-midi, un conseil exceptionnel à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré.

A l'issue de cette réunion, la note suivante a été communiquée :

Sur la proposition du ministre de la Guerre, le Conseil des ministres a décidé de rétablir le poste de chef d'état-major général au ministère de la Guerre.

Ce poste sera confié au général Pétain.

Nous pouvons ajouter qu'il était fortement question de cette nomination depuis quelques jours, c'est-à-dire depuis l'offensive du 16 avril, où les opérations de la partie Est de notre front d'attaque en Champagne, préparées avec une sûreté de vue et une méthode remarquables, par le général Pétain, avaient donné le maximum de résultats pour le minimum de pertes.

Samedi, au lendemain de la réunion de la commission de l'armée au Palais-Bourbon, où furent entendus M. Painlevé, ministre de la Guerre, et M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du Service de santé, et à l'issue de laquelle M. Dalbiez annonçait son intention d'interroger « sur la conduite des récentes opérations militaires » — interpellation qui semblait viser particulièrement les opérations d'offensive du 16 avril, pour la partie Ouest de notre front d'attaque — M. Ribot, président du Conseil, avait conféré à ce sujet avec le Président de la République et avec ceux de ses collègues qui composent le comité de guerre. Dans la soirée, il avait eu un entretien avec le général Nivelle, commandant en chef, qu'il avait fait appeler.

On s'attendait donc à une modification dans la forme du haut commandement.

Le rétablissement du chef d'état-major général avait d'ailleurs été proposé par le général Lyautey lors de son passage au ministère de la Guerre.

La désignation du général Pétain comme major-général est un acte gouvernemental de la plus haute importance, et dont on ne peut augurer que de très heureux résultats. Ce chef de premier ordre, aussi supérieur par le talent que par le caractère, assumera la tâche de conseiller et d'assister le gouvernement pour la résolution de tous les problèmes que pose la direction d'une guerre si vaste et si complexe, le quartier général étant chargé de l'exécution, fort complexe elle-même, car elle comporte non seulement les opérations proprement dites, mais toutes les mesures d'organisation, de ravitaillement et d'évacuation qui sont les conditions indispensables de leur succès.

Que la direction de la guerre appartienne au gouvernement, c'est un point sur lequel l'accord est fait depuis longtemps. Le nouveau décret lui donne les moyens d'exercer cette direction, de la rendre effective, après examen de la situation sur tous les fronts et d'accord avec les puissances alliées.

UNE CARRIERE EXCEPTIONNELLE

Avant que la décision prise hier par le gouvernement ne fût placée au tout premier plan de la hiérarchie militaire, le général Pétain occupait déjà la place la plus brillante parmi les chefs dont la guerre avait révélé la valeur.

Né le 24 avril 1856, à Cauchy-la-Tour (Pas-de-Calais) entré à l'école de Saint-Cyr en 1876, il était promu lieutenant en 1883, capitaine en 1890, chef de bataillon en 1900 et colonel en 1910.

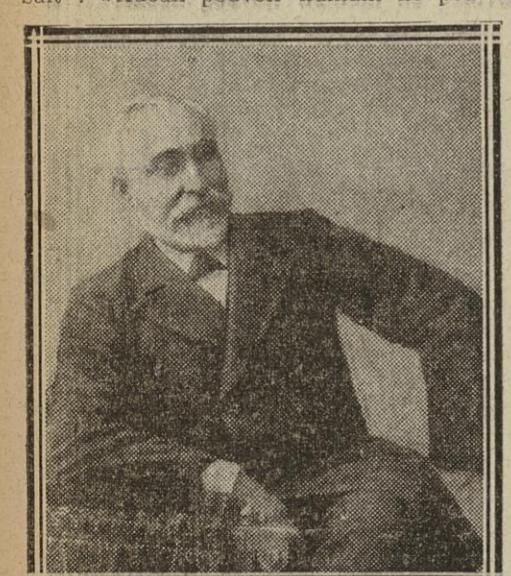
Breveté en 1890, il fut chargé en 1898 d'un cours de tactique appliquée d'infanterie à l'école supérieure de Guerre. Il enseigna dès cette époque à ses élèves, dont certains sont généraux aujourd'hui, entre autres le général Buet, qui commande un corps d'armée, l'art de la guerre qu'il devait appliquer brillamment au cours des nombreuses opérations qu'il dirigea.

La mobilisation le trouva, en août 1914,

EN ESPAGNE

Le discours tant attendu de M. Maura

MADRID, 29 avril. — Le discours de M. Maura était attendu avec une grande anxiété. Deux heures avant le moment fixé, la Plaza-de-Toros était occupée par plus de vingt mille personnes. Plusieurs points de l'amphithéâtre étaient décorés de drapeaux et d'écriteaux où on lisait : « Vive l'Espagne ! Vive le roi ! » Un autre écritau disait : « Aucun pouvoir humain ne pourra



M. MAURA

raire flétrir la neutralité et, plutôt qu'obéir, il sera destitué, mille fois, avec l'approbation de la nation entière. »

M. Maura, dans son discours, a déclaré que l'Espagne devait continuer à se tenir dans une neutralité absolue et qu'elle devra s'inspirer, pour sa politique internationale d'après-guerre, du rapprochement avec les puissances occidentales.

Le nouvel ambassadeur de Russie à Madrid

STOCKHOLM, 29 avril. — On dit que M. Nekhoudov, qui fut longtemps conseiller d'ambassade à Paris, sera nommé ambassadeur de Russie à Madrid. (Radio.)

EXCELSIOR

Les Anglais repoussent toutes les contre-attaques et progressent encore

SUCCÈS FRANÇAIS AU NORD DE REIMS

colonel, commandant dans le Nord un régiment d'infanterie. Dès le début, le colonel Pétain commande une brigade. Au cours des premières opérations il accomplit avec succès les missions qui lui sont confiées. Aussi, le 30 août 1914, est-il nommé général de brigade; il commande une division d'infanterie et reçoit la rosette de la Légion d'honneur, le 6 octobre suivant, avec cette citation :

« Officier général de la plus grande valeur, qui, dans les circonstances actuelles, se distingue par des qualités de premier ordre; remarquable par sa bravoure, son calme au feu, l'exemple qu'il donne à ses hommes du mépris du danger; a au plus haut degré le sentiment du devoir. »

Le 20 avril 1915, le général Pétain reçoit

les étoiles de divisionnaire et prend le commandement d'un corps d'armée à la tête duquel il participe, le 9 mai, à l'offensive d'Artois.

Ses troupes se comportent merveilleusement dans l'attaque de Carentan et le haut commandement le reconnaît, en même temps que la maîtrise de leur chef, en confiant au général Pétain la cravate de commandeur de la Légion d'honneur avec ce motif :

« A organiser avec une remarquable

méthode l'attaque d'une position allemande,

qui l'a ensuivi dirigée avec une extrême

énergie, obtenant des troupes sous ses ordres le plus magnifique état. »

En septembre 1915, le général Pétain prend part à l'offensive de Champagne.

Mais c'est surtout à Verdun où il est appelé,

le 26 février 1916, au commandement des

troupes de défense, qu'il se révèle comme

un chef hors pair.

On se souvient des combats furieux dont

la région de Verdun fut pendant sept mois

le théâtre. Après l'attaque du 22 février,

menée avec une violence inouïe et des sacri-

cées d'hommes imaginables, les armées du

Kronprinz ont réussi à prendre un avan-

tage inquiétant pour la sécurité de notre

front. Pour rétablir la situation, il faut un

chef énergique, inspirant confiance à ses

hommes. Sur la proposition du général de

Castelnau, le général Pétain se voit confier

cette tâche. C'est alors que, nommé au

commandement des troupes de défense, il

entreprend de faire reculer un ennemi ap-

puyé par un matériel formidable et stérile

par ses premiers succès. Et il y parvient.

Le général Pétain n'a quitté Verdun qu'à

peu près trois mois, lorsque la citadelle de l'Est en

est complètement sécurisée.

Le gouvernement de la République l'avait

élève, le 27 avril 1916, à la dignité de grand-

officier de la Légion d'honneur avec cette

citation :

« Officier général de la plus haute valeur.

Depuis le début de la campagne, n'a cessé,

comme commandant de brigade, de division,

de corps d'armée et d'armée, de faire

preuve des plus remarquables qualités mi-

litaires. Grâce à son calme, à sa fermeté et

à l'habileté de ses dispositions, a su réta-

blir une situation délicate et inspirer confiance à tous. A ainsi rendu les plus éminents services. »

Depuis le 2 avril dernier, le général Pétain dirige le groupe d'armées du centre, à la tête duquel il a succédé au général de Langlé de Cary.

Un cours de la dernière offensive, les opérations dirigées par le général Pétain ont

donné, suivant l'habitude, les meilleurs ré-

sultats.

Un mot de fantassin pour finir. Le général Pétain inspire aux hommes une confiance sans limite. Quand il a préparé une offensive, selon sa méthode et sous sa surveillance, une phrase court dans les tranchées, d'où il va falloir bondir vers les lignes ennemis : « On peut y aller. C'est de l'ouvrage à Pétain. »

Un cours de tactique appliquée d'infanterie à l'école supérieure de Guerre. Il enseigna

dès cette époque à ses élèves, dont certains sont généraux aujourd'hui, entre autres le général Buet, qui commande un corps d'armée, l'art de la guerre qu'il devait appliquer brillamment au cours des nombreuses opérations qu'il dirigea.

La mobilisation le trouva, en août 1914,

colonel, commandant dans le Nord un régiment d'infanterie. Dès le début, le colonel Pétain commande une brigade. Au cours des premières opérations il accomplit avec succès les missions qui lui sont confiées. Aussi, le 30 août 1914, est-il nommé général de brigade; il commande une division d'infanterie et reçoit la rosette de la Légion d'honneur, le 6 octobre suivant, avec cette citation :

« Officier général de la plus grande

valeur, qui, dans les circonstances actuelles,

se distingue par des qualités de premier ordre;

remarquable par sa bravoure, son calme au feu, l'exemple qu'il donne à ses hommes du mépris du danger; a au plus

haut degré le sentiment du devoir. »

Le 20 avril 1915, le général Pétain reçoit

les étoiles de divisionnaire et prend le com-

mandement d'un corps d'armée à la tête duquel il participe, le 9 mai, à l'offensive d'Artois.

Ses troupes se comportent merveilleusement dans l'attaque de Carentan et le haut

commandement le reconnaît, en même temps que la maîtrise de leur chef, en confi-

erant au général Pétain la cravate de com-

mandeur de la Légion d'honneur avec ce motif :

« A organiser avec une remarquable

méthode l'attaque d'une position allemande,

qui l'a ensuivi dirigée avec une extrême

énergie, obtenant des troupes sous ses ordres le plus magnifique état. »

En septembre 1915, le général Pétain prend

part à l'offensive de Champagne.

Mais c'est surtout à Verdun où il est appelé,

le 26 février 1916, au commandement des

troupes de défense, qu'il se révèle comme

un chef hors pair.

On se souvient des combats furieux dont

la région de Verdun fut pendant sept mois

le théâtre. Après l'attaque du 22 février,

menée avec une violence inouïe et des sacri-

cées d'hommes imaginables, les armées du

Kronprinz ont réussi à prendre un avan-

tage inquiétant pour la sécurité de notre

front. Pour rétablir la situation, il faut un

chef énergique, inspirant confiance à ses

hommes. Sur la proposition du général de

Castelnau, le général Pétain se voit confier

cette tâche. C'est alors que, nommé au

commandement des troupes de défense, il

entreprend de faire reculer un ennemi ap-

puyé par un matériel formidable et stérile

par ses premiers succès. Et il y parvient.

Le général Pétain n'a quitté Verdun qu'à

peu près trois mois, lorsque la citadelle de l'Est en

est complètement sécurisée.

Le gouvernement de la République l'avait

élève, le 27 avril 1916, à la dignité de grand-

officier de la Légion d'honneur avec cette

citation :

« Officier général de la plus haute valeur.

Depuis le début de la campagne, n'a cessé,

comme commandant de brigade, de division,

de corps d'armée et d'armée, de faire

preuve des plus remarquables qualités mi-

Journal d'un neutre
PAR
ABEL HERMANT

Je ne suis pas de Porrentruy : *Non licet omnibus*. Je n'en suis pas, je le regrette ; mais je ne peux me faire à cet égard aucun illusion. Tout homme actuellement en vie sait inexorablement la date, l'heure et le point de sa naissance. Telle est la rigueur de l'état civil ! Tel est le progrès. Il trace autour de la terre (dirait Alfred de Vigny) un chemin triste et droit.

Sept villes se disputent l'honneur d'avoir été le berceau d'Homère. Nulle cité, nul village d'Helvétie ne dispute à la localité où Schenzi a vu le jour un honneur que nos arrière-neveux estimeront sans doute médiocre, mais qui est à mes yeux, on le conçoit, de la plus haute importance !

Or, cette localité est autre que Porrentruy. Je ne suis pas de Porrentruy.

Et je le regrette !

Pourquoi ?

Parce que j'aurais souhaité que ma ville natale fût celle qu'on insolument survolée les avions-bombes ! Parce que j'aurais souhaité que mon logis paternel, mon asile héritéitaire fût celui où ils ont fait pleuvoir leurs bombes et dont ils ont crevé le toit !

Ne me dérobes pas, ami lecteur, les signes de ton étonnement. Ma perspicacité est infatigable. Je lis dans l'intime de ta conscience, sinon sur tes lèvres, cette question :

« Holà ! Schenzi serait-il dérangé ? Ce pacifique, ce neutre par définition ne demande-t-il à présent que plaies et bosses ? Par quelle aberration ou quel bizarre calcul d'intérêt appelle-t-il la foudre sur son grenier ? Quel est donc ce mystère ? »

Garde-toi, cher lecteur, de juger témérairement. S'il y a ici cruelle énigme, elle est de pure psychologie.

Chacun son goût : le mien est pour les situations nettes. Rien ne devrait être si net que la neutralité. Elle devrait (comme d'ailleurs la plupart des choses) être ou n'être pas. Il faut, a dit le poète, emprunter cet aphorisme à la sagesse des nations, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Parole profonde ! Essayer donc de concevoir le moyen terme !

Mais la neutralité, si je risque cette comparaison, est (par la faute de l'Allemagne) une porte fermée sans l'être, à peine tout contre, et qui bat au moindre souffle.

Changeons de point de vue : subjective-ment, ma neutralité n'est pas moins précaire, et voilà ce que ne peut souffrir un homme du collier comme je suis.

Dès les premiers jours de la lutte épique, je me disais :

« Attention ! Schenzi. Ta place est au-dessus de la mêlée. Non seulement tu dois résister à tes instincts belliqueux (j'ai cette bosse, en dépit des apparences), non seulement tu dois t'abstenir de contracter ici ou là un engagement pour la durée de la guerre, mais tu dois même te défendre de juger les coups.

« Tu dois, Schenzi, commander à ton cœur gêneux et lui interdire toute préférence, tout ven, même secret, pour l'un ou l'autre des belligérants. »

Plus facile à dire qu'à faire ! Mon salut, à cette époque, fut que j'avais en effet, malgré moi, des préférences, mais non pour l'un ou l'autre : pour tous les deux. Si les grâces de mon esprit m'indraient vers la France, mes facultés solides m'attachaient à l'Allemagne. Pouvais-je, au surplus, oublier ma culture toute germanique, mon viel Heidelberg ? Pouvais-je enfin n'être pas sensible à une propagande échouée, mais séduisante ?

Aujourd'hui, je dirais volontiers, comme l'autre ce jeu ce général anglais en Amérique :

« Avec la France, nous avons commencé par l'amitié ; nous en sommes à la passion ! »

Voilà où en suis : à la passion. Ah ! je suis revenu de loin ! Bien des neutres, qui ont cessé de l'être, ne sont pas revenus de si loin que moi.

Et avec l'Allemagne, où en suis-je ?

D'un mot, je l'indique.

Au début des hostilités, j'ai pris sur moi et je n'ai pas même protesté contre la violation de la Belgique.

Aujourd'hui, vous n'auriez pas besoin de me pousser beaucoup pour me faire dire :

« Je ne conclurai pas de paix séparée ! Je ne traiterai pas avec les Hohenzollern ! »

Hélas ! je ne conclus pas de paix, puisque je ne fais pas la guerre, et je n'ai aucun titre à fulminer contre les Hohenzollern mon ancêtre privé.

Mais cela n'empêche pas les sentiments ; les miens, envers le Hun, sont de la dernière violence, et j'accueille avec un farouche appétit de mortification tous les petits désagréments qui justifient ma haine à mes propres yeux.

Je suis dans le même état d'esprit que tels pays neutres (que je ne veux pas nommer) qui ne seraient pas autrement fâchés si on leur torpillait un bateau de plus.

Ne possédant pas de flotte, je borne mes désirs. C'est mon tort que je voudrais voir érèv de par les bombes de leurs avions.

Mais je ne suis pas de Porrentruy !

P. e. c. :
Abel Hermant.

A LA SORBONNE

**UN NOUVEL HOMMAGE
AUX ÉTATS-UNIS**

L'assemblée générale de la Ligue française s'est tenue hier, à la Sorbonne, sous la présidence d'honneur de M. Ernest Lavisse et du général Pau, et la présence de M. Emile Bertin, de l'Institut. Après avoir brièvement retracé l'œuvre de la Ligue, M. E. Bertin a rendu aux Etats-Unis un juste hommage qui a été acclamé unanimement par l'assistance.

Après les allocutions de MM. C.-M. Savari, secrétaire général, et Simon du Mesnil-Thoret, Mlle Madeleine Roch et Mme L. Delarue-Mardrus dirent, avec talent, plusieurs poèmes patriotiques.

Enfin M. Emile Hinzelin a fait une très intéressante causerie dans laquelle il a résumé les impressions qu'il rapportait de son récent voyage à travers la France, où il ne cessa d'exalter avec éloquence l'héroïsme de nos admirables soldats.

OBÉSITÉ LIN-TARIN CONSTIPATION
ENVOI FRANÇAIS gare des 7 boîtes (cure complète, contre mandat de 10 francs à MM. Girard et Cie, rue Sainte-Anne, Paris).
Toutes pharmacies, 1 fr. 75 la boîte.

**5 HEURES
DU
MATIN**

DERNIÈRE HEURE

**5 HEURES
DU
MATIN**

**ILS JOUENT LE TOUT
POUR LE TOUT**

C'est l'expression même dont s'est servi M. Helfferich à la commission plénier du Reichstag

BALE, 29 avril. — On mende de Berlin que les appels du gouvernement aux populations se multiplient en Allemagne.

À cours de déclarations confidentielles faites à la commission plénier du Reichstag, sur les résultats de la guerre sous-marine, le vice-chancelier Helfferich a dit notamment :

« Nous n'avons pour vivre que l'absolu nécessaire, mais ce nécessaire nous est assuré. »

« Si nous savons calmer notre sang et nos nerfs, si nous gardons ferme notre volonté, si nous maintenons l'ordre dans notre vie nationale, nous serons vainqueurs. »

« Nous jouons le tout pour le tout. »

Le peuple allemand doit montrer, dans les semaines décisives qui vont suivre, qu'il est digne de vivre. »

von Batocki tente de rassurer l'opinion

ZURICH, 29 avril. — Le besoin de rassurer l'opinion allemande, de plus en plus troublée par les difficultés de la situation économique, a déterminé le président de l'Office de l'alimentation, von Batocki, à faire, au cours d'un entretien récent avec le correspondant du *Hollandsche Nieuws Bureau*, les déclarations suivantes, basées sur des chiffres évidemment tendancieux :

« Pour l'alimentation urbaine, il faut chaque jour environ 1.500 wagons complètement chargés. Immédiatement après la cessation du froid, ce chiffre a été dépassé, et, pendant le mois dernier, on a pu charger 1.992 wagons. »

Prochainement, les livraisons de pommes de terre seront portées quotidiennement à 3.000 wagons, et, dans toutes les villes, des réserves immenses seront constituées. L'ensemble des approvisionnements est largement suffisant pour nous permettre de tenir jusqu'à ce que les pommes de terre de la nouvelle récolte arrivent sur le marché.

La diminution de la ration de pain est pleinement compensée par l'augmentation des rations de pommes de terre et de viande. L'élevage des porcs doit être réduit, car leur nombre en Allemagne, en proportion du chiffre de consommateurs, reste encore supérieur à celui de tous les autres pays. Il n'y a pas actuellement dans l'empire moins de 13 millions de porcs.

**LE COMTE TISZA RESTE
EN PLACE**

BALE, 29 avril. — Suivant une information de Budapest émanant de source officielle, l'empereur Charles a adressé une lettre autographe au comte Tisza, rappelant qu'après avoir entendu les chefs de tous les partis politiques il ne voit aucun motif de se départir du gouvernement actuel, qui dispose d'une forte majorité et qui a rendu tant de services pour la défense du pays et les intérêts de la population.

Le souverain a remercié le comte Tisza pour ses services et pour les nouveaux projets de loi qu'il a déposés, notamment le projet d'extension du droit électoral qui répond à l'époque actuelle et aux sacrifices consentis par le peuple pendant la guerre.

L'INSURRECTION SERBE GRANDIT

ATHÈNES, 28 avril. — Le journal serbe *Kairi* apprend que la révolte des Serbes prend de grandes proportions.

Les insurgés, au nombre de 50.000, disposent d'armes et de munitions qu'ils sont parvenus à dissimuler lors de l'occupation bulgare. Ils se sont emparés, récemment, de deux dépôts près de Nisch.

**LE BRÉSIL DÉCLARE
SA NEUTRALITÉ**

RIO-DE-JANEIRO, 28 avril. — Le Brésil a déclaré sa neutralité dans le conflit entre les Etats-Unis et l'Allemagne. — (Havas.)

Front français

14 HEURES. — Entre la Somme et l'Oise, actions d'artillerie intermittentes.

Des tentatives de coups de main ennemis dans la région de Laffaux et au nord de Cerny-en-Laonnois ont échoué sous nos feux. Rencontres de patrouilles et combats à la grenade dans le secteur de Craonne.

Au nord-ouest de Reims, des opérations de détail effectuées par nous dans la région au nord et au sud de Courcy nous ont permis d'élargir sensiblement nos positions. Nous avons fait 150 prisonniers au cours de ces actions.

EN CHAMPAGNE, LUTTE D'ARTILLERIE ASSEZ ACTIVE ENTRE PRUNAY ET AUBERIVE. DEUX TENTATIVES ALLEMANDES SUR NOS PETITS POSTES VERS TAURUS ET LA FERME NAVARIN N'ONT DONNÉ AUCUN RÉSULTAT.

EN HAUTE-ALSACE, NOS DETACHEMENTS ONT PENETRÉ EN PLUSIEURS POINTS JUSQUE DANS LES DEUXIÈMES LIGNES ENNEMIES. DE VIFS COMBATS À LA GRENADE SE SONT TERMINÉS À NOTRE AVANTAGE ET ON COUTE DES PERTES AUX ALLEMANDS. NOUS AVONS RAMENÉ DES PRISONNIERS.

23 HEURES. — SUR LE CHEMIN DES DAMES, L'ARTILLERIE ALLEMANDE, ENERGIQUEMENT CONTRE-BATTUE PAR LA NOTRE, A BOMBARDE NOS POSITIONS D'HURTEBISE. LA LUTTE A COUPS DE GRENADE A ÉTÉ VIVE ÉGALEMENT DANS CETTE REGION AUX PREMIÈRES LIGNES.

AU NORD-OUEST DE REIMS ET EN CHAMPAGNE, NOUS AVONS EFFECTUÉ DES TIERS DE DESTRUCTION EFFICACES SUR LES ORGANISATIONS ALLEMANDES.

Le chiffre des prisonniers faits par nous dans la région de Courcy, au cours de la nuit dernière, dépasse 200.

Journée calme sur le reste du front.

Front britannique

13 HEURES. — UNE FORTE CONTRE-ATTAQUE ENNEMIE, DIRIGÉE SUR NOS NOUVELLES POSITIONS D'ARLEUX-EN-GOHELLE, A ÉTÉ BRISÉE CETTE NUIT PAR NOTRE FEU.

Le combat continue en différents points au nord de la Scarpe.

**LE GRAND DISCOURS
DE M. MAURA**

La thèse de l'ancien président du Conseil est que, quand on est faible, on doit rester neutre.

MADERID, 29 avril. — Le discours de M. Maura sera sans doute l'objet de commentaires divers. M. Maura y fait allusion dès le commencement à la situation internationale.

La volonté de l'Espagne, dit-il, est de continuer à se tenir éloignée de la lutte. Le peuple se méfie de ses dirigeants, mais maintenant cette méfiance est injustifiée. Aucun directeur politique ne serait capable au moment actuel de prendre la responsabilité d'audier l'Espagne à la guerre.

Parlant du blocus, M. Maura dit :

« C'est une des pires conséquences de la guerre et une véritable asphyxie des neutrals. »

« Défendre notre droit fut toujours notre devoir, mais ce qui se produit, c'est que dans le groupe des neutrals, nous sommes peu forts ; tandis que les uns ne considèrent égoïstement que leurs intérêts, nous autres nous avons été chevauchés par les neutrals. »

« Si nous étions forts, nous repousserions les injures et nous ne bornerions pas constamment à protester avec placidité. »

« Pourtant, nous ne lutterons jamais pour personne. Ce n'est pas une honte que d'être faible et nous devons nous résigner à l'être. »

« Ce qui serait honteux, ce serait de lutter pour ce qui ne nous appartient pas. Les péripeties de la guerre qui ne nous affectent pas n'ont rien à voir avec notre politique internationale. »

« L'Espagne, par sa nature et sa situation géographique, appartient au groupe des puissances occidentales. Voilà la vérité. Notre situation géographique nous place à côté de l'Angleterre et de la France. »

« Mais cette question demande une étude très attentive : nous ne devons pas nous laisser guider par les impressions de notre cœur. Certes, il serait convenable que l'Espagne, la France et l'Angleterre marchassent d'accord, mais lout accord serait impossible si l'Espagne devait être sacrifiée, si elle devait être placée sous la suzeraineté d'autrui. »

« Nous avions besoin d'assurer les communications entre nos deux côtes, cela ne pouvait avoir lieu que par le détroit de Gibraltar. Le statu quo à Gibraltar équivaut à l'abandon de notre part du Maroc. L'Espagne ne peut pas vivre au Maroc si elle n'a pas la souveraineté totale du détroit. Le premier signe d'un changement de la politique françoise et anglaise envers nous serait la suppression de ces deux stigmates : Tanger et Gibraltar. »

« Dans la présente guerre, l'Espagne a sa pleine liberté d'action. Aucun intérêt espagnol n'est mis en jeu. Les belligérants ont le droit de poursuivre la lutte. Il n'est pas vrai qu'on combatte pour un idéal politique, ni pour l'anéantissement du militarisme. »

« Nous avons, à l'égard de la France et de l'Allemagne des sentiments de bonne amitié à laquelle la guerre reste étrangère. On nous demande d'éprouver pour l'Allemagne des sentiments d'inimitié. »

« Nous avions besoin d'assurer les communications entre nos deux côtes, cela ne pouvait avoir lieu que par le détroit de Gibraltar. Le statu quo à Gibraltar équivaut à l'abandon de notre part du Maroc. L'Espagne ne peut pas vivre au Maroc si elle n'a pas la souveraineté totale du détroit. Le premier signe d'un changement de la politique françoise et anglaise envers nous serait la suppression de ces deux stigmates : Tanger et Gibraltar. »

« Dans la présente guerre, l'Espagne a sa pleine liberté d'action. Aucun intérêt espagnol n'est mis en jeu. Les belligérants ont le droit de poursuivre la lutte. Il n'est pas vrai qu'on combatte pour un idéal politique, ni pour l'anéantissement du militarisme. »

« Nous avons, à l'égard de la France et de l'Allemagne des sentiments de bonne amitié à laquelle la guerre reste étrangère. On nous demande d'éprouver pour l'Allemagne des sentiments d'inimitié. »

« Or, elle ne nous a pas fait telle offense qui légitime la rupture des relations diplomatiques. La justice est l'unique curasse des peuples. Je sais qu'après la guerre une certaine hostilité se manifestera à notre égard, mais il est inadmissible que l'Espagne devienne mendiane, parce qu'on lui offre quelques miettes de la table. »

M. Maura examine ensuite la politique intérieure et continue en disant :

« Il faut assainir le système politique de l'Espagne pour la reconstitution du pays. Le peuple sait que les ministres sont au gouver

LE MONDE

LES COURS

S. A. R. le prince de Galles, après un court séjour à Paris, est de retour au front.

CORPS DIPLOMATIQUE

S. Exc. l'ambassadeur d'Italie à Madrid et la comtesse de Bonin-Longare ont donné un dîner auquel assistaient : prince et princesse Pio de Saboya, S. Exc. l'ambassadeur de Russie, prince Jean Koudachoff, comtesse de San Felix et Mlle de Castellanos, marquis, marquise de Cayo del Rey et Mlle de San Miguel, M. et Mme Vieugué, Mlle de Heredia, duc de San Pedro.

A la réception qui suivit remarqué : S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis, Mme et Mlle Willard, S. Exc. l'ambassadeur de France, le conseiller russe et Mlle Solovieff, le ministre des Pays-Bas et Mlle Van Royen, le ministre de Portugal, marquise de Villabragima, M. et Mme Rubens, marquise de Mohernando, marquise de Valdeiglesias et le marquis de Lamberti-Gerbeviller, très félicité de son rétablissement à la suite de glorieuses blessures reçues au front. Ce vaillant officier est le neveu de feu le duc de Sotomayor, qui fut chambellan du roi d'Espagne.

MARIAGES

Le mariage de Mlle Marie-Antoinette Cotel, fille de M. Cotel, directeur de la Banque privée, à Marseille, et de Mme, née Dubost, avec le comte Aved de Magnac, sergent au 371^e d'infanterie, ingénieur à la Compagnie des docks et entrepôts de Marseille, fils du comte et de la comtesse de Magnac, tous deux décedés, vient d'être bénit, dans la plus stricte intimité, en l'église Saint-Adrien de Marseille.

En la chapelle de Chazelle vient d'être célébré le mariage de Mlle Germaine de L'Horme avec le lieutenant Tavernier, du 1^{er} groupe léger, décoré de la croix de guerre.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Jacques de Paulz d'Ivoy de La Poype, ancien premier secrétaire d'ambassade, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Tours, âgé de soixante-cinq ans. Il avait représenté la France à Cettigné en qualité de chargé d'affaires ;

De M. Cauvès, doyen honoraire de la Faculté de Droit de Paris, officier de la Légion d'honneur, qui a succombé à Paris, âgé de soixante-quatorze ans. Il avait été un des fondateurs de la Revue d'économie politique ;

De M. Xavier de Lassalle, un des plus anciens journalistes agenais, président de l'Association de la presse plébiscitaire départementale ;

De M. Marcel Psichari, officier de renseignements, tombé au champ d'honneur. Fils de M. Psichari, professeur à l'Ecole des Langues orientales, petit-fils de Renan, il avait épousé Mme Anatole France. Son frère, Ernest Psichari, a été tué à l'ennemi en 1914 ;

Du capitaine Gambier, avocat à la Cour d'appel de Caen, conseiller général, chevalier de la Légion d'honneur, mort pour la France ;

De M. Albert Augustus Porter, volontaire à l'ambulance américaine, service de campagne, mort à l'hôpital militaire Buffon, âgé de vingt ans.

BIENFAISANCE

S. M. la reine Amélie de Portugal assistait à la représentation donnée par le lord-maire aux membres des associations londoniennes de la Ligue de la reine Alexandra pour l'hospitalisation et l'éducation des enfants infirmes.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

Le comte Ferry vient d'arriver à Nice. Parmi les autres arrivées : M. et Mrs G. Sitt, Mme Alquié, Mr et Mrs Lang, M. et Mme Dresselhuys, M. et Mme R. Michau, etc.

Un grand dîner a été donné par les Australiens et Canadiens présents à Nice pour fêter l'anniversaire de l'arrivée à Salonique des troupes australiennes. La table était décorée de drapeaux des nations alliées environnées de fleurs. M. Beech et M. Richard prononcèrent des allocutions pour remercier M. Blaize du bon accueil fait à leurs camarades des Dominions.

PELIT COURRIER D'ITALIE

S. M. la reine Marguerite, accompagnée par la duchesse Sforza Cesarin, le marquis Serlupi, a visité l'exposition photographique des Alliés, au Capitole.

Le marquis Cusani Confalonieri, qui vient d'être nommé ambassadeur d'Italie à Tokio, est le plus jeune des ambassadeurs de la Péninsule. Il a d'abord été conseiller d'ambassade à Vienne, puis consul général à Budapest, ministre à Cettigné et à Berne, enfin ambassadeur à Washington, où il a fait un séjour de trois ans.

Mrs W. Draper avait convié récemment à un grand dîner : S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Thomas Nelson Page, la princesse Isabella Boncompagni, le sénateur Giuliano Marconi, la comtesse de Frankenstein, le comte de Witten, Mrs Abbott, le comm. G. Page, miss Humphreys, le baron Bennett, Mrs George Page, M. Van Wyck, lady Marconi, le prince L. Boncompagni, donna Eugenia Ruspoli, le chargé d'affaires de Danemark, M. A. de Oldenburg, la princesse Colonna di Stigliano, le comte de Frankenstein, la princesse A. Boncompagni, le conseiller de l'ambassade d'Amérique, M. P. A. Jai, Mrs Story, le prince A. Boncompagni, Mme de Frankenstein et M. Abbott.

Ces jours-ci, la princesse Giovannelli a donné un thé intime. Parmi les invités, on notait : marquise de Rudini, princesse J. de Broglie, donna Rufina Grazioli, donna Elsie Torlonia, donna Maria Mazzoleni, comtesse Mazzarino, duchesse de Mondragone, princesse de Piombino, marquise Theodoli, princesse de Paliano, marquise Carréga Paterno, duchesse Sforza Cesarin, marquise Spinola, duchesse de Castoria, prince de Belmonte, prince de Brancaccio, prince de Candriano, conte Spalletti, etc.

Le sénateur Antonio Marinuzzi est mort à Palerme.

Le chargé d'affaires du Japon et Mme Houriguchi ont offert un thé, auquel assistaient les ambassadeurs et ministres de l'Entente avec leurs femmes, les secrétaires et attachés des ambassades et légations, etc.

Des déjeuners et diners ont été également donnés à la légation de Siam, à l'ambassade du Japon, à la légation de Chine, etc.

La princesse de San Faustino passe quelques jours à Naples.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureau : 9 à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures.

EXCELSIOR
LES TROUPES BRITANNIQUES EN TERRAIN CONQUIS

LE DÉBRAIEMENT DES RUINES ET UN CONVOI DE RAVITAILLEMENT EN MARCHE

Continuant méthodiquement leur offensive, en dépit des conditions extrêmement dures de la lutte, nos alliés britanniques viennent d'attaquer avec succès dans le secteur de treize kilomètres qui s'étend de Lens à la Scarpe. La bataille a son maximum d'intensité entre Loos et Quéant, où la lutte d'artillerie

ne cesse pas un instant, ravageant le terrain d'une façon inimaginable. Ces deux instantanés montrent l'aspect du pays que les armées anglaises arrachent mètre par mètre à l'ennemi. (Clichés de notre envoyé spécial).

BLOC-NOTES

JE vais vous expliquer, m'a dit cette charmante jeune femme, pourquoi je ne suis pas féministe. Je devrais dire : pourquoi je ne suis plus, car je me souviens qu'avant la guerre j'avais quelque sympathie pour les féministes. Je trouvais que les hommes abusaient trop aisément, dans leurs discours, du fameux argument de leur supériorité. Et je pensais qu'il y a assez d'hommes inférieurs pour que les femmes puissent les remplacer sans aucune difficulté.

» Mais la guerre est venue. Les hommes sont partis. Alors, on a songé aux femmes pour remplir divers offices que le sexe mâle s'était réservés. On a cru s'apercevoir qu'à l'aide d'un brassard, d'une blouse et d'un bonnet cornu on pouvait fabriquer en cinq minutes un employé du métro, ou des omnibus, ou des chemins de fer, ou enfin de tout ce que vous voudrez.

» Le fait est que tout d'abord il paraît suffire de remettre ces divers accessoires à des dames d'âge différent pour que les trains et les tramways puissent reprendre leur marche. Les tramways marchent, c'est entendu. Le métro roule, je le sais. Mais je ne suis pas contente.

» Voici pourquoi je ne suis pas contente. Jadis, quand ces fameux hommes supérieurs étaient chargés de percer un trou dans mon billet ou de m'ouvrir la porte du métro, ou de me demander quinze centimes, ils s'en acquittaient simplement, je veux dire avec simplicité et en silence. Enfin, vous comprenez, ils ne faisaient pas d'histoires ; ils étaient polis, négativement polis, je veux bien, mais enfin polis ; ils semblaient ne pas juger les voyageurs ; on montait, on payait, on s'asseyaient ; c'était tout.

» Et maintenant, eh bien ! maintenant, on monte encore, on paie encore, on s'asseoit quelquefois, mais on a des histoires. On les entend, on en est même un peu victime. Les hommes respectaient les femmes. Ils le devaient. Mais les femmes ne sont pas tenues de respecter les hommes. Et je suis devenue très timide dans les transports en commun. Je me sens jugée dès mon entrée. Au lieu d'un admirateur, j'ai une rivale, vous comprenez.

» Une rivale, je vous assure. Elle sait le prix de la plume de mon chapeau, et invente ma toilette d'un coup d'œil. Il me semble qu'elle pense : « Pourquoi elle, et pas moi ? » Et vraiment je pense qu'elle le pense ; car, à la moindre irrégularité, pour un billet que je ne trouve pas assez vite dans mon sac, pour une porte trop brusquement ouverte, pour un rien,

elle s'énerve, ne retient pas une réflexion. Je sens qu'elle va élever la voix, qu'elle va me reprocher la médiocrité de son salaire, et qu'enfin une scène commencera, une scène comme si souvent j'en ai entendu.

» Et puis, elles qui brossaient si bien l'uniforme de leur mari, je trouve qu'elles ne brossent pas assez... »

Mais quelqu'un entra, et la conversation prit un autre tour.

Louis LATZARUS.

Le salut aux blessés

Une de nos lectrices ne partage pas l'avis de Willette. On sait que Willette nous a écrit :

« Quand on est Français, à moins de commettre une turpitude, on ne salue pas, même prisonniers, même blessés ou morts, ceux qui ont volé, violé, massacré et incendié. »

Notre lectrice répond :

« Qu'on ne salue pas les prisonniers, bon. Je ne vois pas pourquoi on saluerait des gens qui doivent se trouver fort heureux d'avoir échappé au canon ; et qui, en effet, sont pour la plupart fort heureux. J'en ai vu, l'autre jour, un train plein. Ils riaient. Je sais qu'ils seront bien traités — trop bien, peut-être. L'idée ne m'est pas venue de les saluer. Plutôt j'aurais songé à les féliciter d'avoir sauvé leur vilaine peau. »

« Mais je ne vois pas d'inconvénient à ce que des soldats saluent des blessés ennemis, portés sur une civière. Je trouve le geste élégant, et français. Laissons aux brutes d'autre-Rhin le peu enviable privilège de ricaner devant un blessé. C'est par la supériorité morale que nous dépassons ces gars-là. Montrons notre supériorité. Soyons polis, même vis-à-vis d'un infâme. Saluons comme nous saluions un condamné à mort sortant de la prison pour aller à la guillotine. En ce cas, ce n'est pas l'assassin qu'on sauve, c'est la mort, et le drame. Voilà ce que je voudrais répondre au charmant artiste dont vous avez publié la lettre. »

Continuons à enregistrer, sans commentaires.

Un engagé de 78 ans

Nous avons conté, hier, l'histoire de Benjamin Cavroy, soldat de onze ans. Aujourd'hui, disons celle d'Emile Gérard, soldat de soixante-dix-huit ans.

Au début de la guerre, il quitta Mârs-la-Tour et vint à Paris. Tout de suite, il voulut s' enrôler. Grand, portant beau, paraissant à peine âgé de soixante ans, il fut envoyé à

Alais pour garder les prisonniers allemands. Il ne gagna, à ce service, qu'une haine supplémentaire pour l'ennemi. Plus que jamais, il désirait aller au front, mais le recruteur ne voulait pas de ce vieillard.

Or, le hasard lui fit rencontrer un ancien camarade le général X..., à qui il fit part de son rêve.

— Va à Paris et contracte un engagement spécial dans l'artillerie lourde, je te prends avec moi.

Le papa, Gérard ne se fit pas prier et, avant-hier, ses papiers en règle, l'artilleur presque octogénaire gagna la ligne de feu.

Nul doute que les artilleurs ne fassent à ce « récupéré » le meilleur accueil.

Le bagage d'un "as"

Cinq heures du soir, « quelque part en Artois ». Sur la ligne de départ d'un champ d'aviation, six biplans anglais, trapus et rapides, attendent la mise en marche. Les pilotes, très calmes, s'apprêtent à gagner le ciel de combat, au-delà d'Arras.

Au pied d'un des « as », car il y a trois « as » parmi ces combattants de l'air, un petit paquet a été placé.

Qui confient-il ?

Un pyjama, une brosse à dents et un rasoir !...

Et comme quelqu'un — un profane — s'est tonné d'un tel bagage pour une telle excursion, un petit lieutenant-fin, blond et rose — presque une jeune fille — expose d'une voix douce :

— C'était pour le confort, si, quelquefois, il reste là-bas...

LE PONT DES ARTS

Les influences de la guerre sur l'esprit satirique de notre époque ont créé deux tendances qu'il est curieux de voir l'une à côté de l'autre : l'une des humoristes. Quelques artistes parmi les meilleurs et les plus aimés ont conservé leur élégance, comme Albert Guillaume, ou développé leur fantaisie, comme Lucien Métillet. D'autres, tels que Sem, ont, au contraire, abandonné leur parisianisme pour observer la guerre le plus directement possible.

Les deux méthodes du fait du rare talent de leurs défenseurs plairont au public mais on peut observer deux ou trois cas particuliers qui constituent une confusion des genres. Que dire, par exemple, de l'introduction d'un grand mutilé de la guerre, d'un amputé, dans un dessin de fantaisie souligné d'une légende qui veut être spirituelle ?

Rien ne doit entamer le respect du public pour les héros qui sont sortis physiquement vaincus des plus cruelles épreuves de la guerre. Gardons donc d'en faire, pour quelque rôle que ce soit, des personnages de caricature.

LE VEILLEUR.

THÉATRES

« UN COUP DE TÉLÉPHONE » aux Variétés

Les Variétés ont repris *Un coup de téléphone*, la comédie de MM. Paul Gavault et Georges Berr, qui avait été créée plus sûrement au théâtre Réjane ; c'est dire que la bouffonnerie de ces trois actes a été puissamment mise en relief et singulièrement corsée par M. Max Dearly qui a, comme toujours, un entraînement et communicatif.

L'action du reste, éclectique dès la première scène et se poursuit avec les quiproquos, les drôleries et les rencontres qui déterminent le rire simple et abondant. Voilà un vrai spectacle de détente, et le public s'amuse des invraisemblances autant que de l'esprit hilarant dont cette série de situations folles est copieusement saupoudrée.

A côté de M. Max Dearly vont et viennent, emportés par son irrésistible mouvement, MM. Gibard et Reschel, dont la vie ne se contente qu'en apparence des plaisirs innocents et immobiles du trictrac. M. Peyrière, chauffeur attentif et retors ; MM. Manzoni et Martel, sont à citer.

En tête de la distribution féminine se présentent Mlle Jeanne Saint-Bonnet, active et séduisante ; Mlle Monthil, verveuse et décidée. Mlle Kitty-Hott, Daubray-Joly, et toutes leurs camarades enfin recueillent leur juste part des applaudissements que prodiguent les spectateurs. — ROGER VALBELLE.

Une réouverture. — Le théâtre Femina rouvrira cette semaine avec une revue en 2 actes et 18 tableaux : *Femina-Revue*, de MM. Colval, Charley et C. A. Charpentier, dont les trois protagonistes seront Mislin, Baer et Maurice Chevalier.

Cet après-midi : Antoine, 1 h. 45, « Matinée des Quarante », au profit de l'œuvre du Secours aux Artistes.

Ce soir : Opéra, relâche ; jeudi, 7 h. 30, *la Favorite*, Th.-Français, relâche ; mardi, 8 h., le Cloître, Venise.

Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 7 h. 30, *Manon*, Odéon, 7 h. 45, *les Erinnies*, le Joli rôle.

Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., *les Nouveaux Riches*, Variétés (Gut, 99-92), 8 h. 15, *Un Coup de téléphone* (Max Dearly).

Gymnase, 8 h. 45, *la Volonté de l'homme*.

Antoine, 7 h. 45, *le Marchand de Venise*.